

ART ET PUBLIC

La question des rapports du public et des compositeurs est plus que jamais à l'ordre du jour. Depuis longtemps, les philanthropes (parfois aussi les démagogues) regrettent qu'un abîme sépare le *gros public* de l'art musical le plus beau. On a souvent évoqué, non sans mélancolie, cet âge d'or où des villes entières écoutaient avec ivresse les *Iliades* et les *Odyssées* des aèdes errants, où les tragédies soulevaient d'enthousiasme des foules immenses, où de riches et magnifiques folklores naissaient spontanément, parce que tout le monde « vivait en musique ». Alors, c'était communion intime entre le poète et la société... On oppose ces siècles heureux aux tristesses de l'heure présente où, chaque jour davantage, l'artiste le plus noble se trouve le plus isolé de la Masse, avant-coureur vers les cimes vierges, parfois suivi d'une fidèle mais bien restreinte élite distançant elle-même, de beaucoup, les caravanes de touristes essouffés déjà dans la demimontagne, tandis que le gros du troupeau humain reste à paître, très bas, en des plaines marécageuses.

Un article fort intéressant de M. Robert Bernard, le distingué rédacteur en chef et directeur-adjoint de la *Revue Musicale*, m'incite à revenir sur ces questions que plus d'une fois j'abordai, notamment hier encore dans le numéro même (1) de la *Revue* où parut l'étude de son Directeur. Je m'étais trouvé, sans l'avoir connue, l'avoir commentée déjà par le fait de la mienne. Mais aujourd'hui je voudrais revenir sur certains points.

Voici d'abord quelques passages (les plus importants, je crois) de M. R. Bernard :

« Tous les peuples ont estimé (il s'agit de leur participation à l'Exposition de 1937) que la musique n'entre pour rien dans leur prospérité industrielle et morale, et les découvertes sur le plan sonore n'ont retenu l'attention de personne... Ce n'est pas uniquement chez nous que la musique est traitée en parente pauvre... »

« Les compositeurs sont aussi coupables que les peuples sont ingrats. Quels sont, en effet, les musiciens qui assument une part assez large d'humanité, qui ont une connaissance assez profonde des problèmes de l'heure et qui ont un souci assez constant et assez intense de répondre à ces interrogations, de contribuer à édifier la société nouvelle? »

« ...Créer un lien spirituel entre les grands artistes et le public et lui offrir, non la pâture qu'il demande, mais la nourriture dont il a besoin ».

« Cette communion entre le public et l'artiste peut s'établir spontanément, et c'est là une des caractéristiques essentielles des

époques de prospérité artistique... Une commune tendance de l'esprit et de la sensibilité établit le lien sans lequel l'art meurt d'asphyxie et devient un jeu de mandarins que rien n'alimente et qui finit par lasser ceux qui le pratiquent. »

« ...Qui oserait soutenir, sans rire, que nos musiciens, même parmi les meilleurs, sont les témoins, les guides et les juges de nos esprits inquiets? Quel rapport existe-t-il entre la musique d'aujourd'hui et l'évolution de notre civilisation, de nos mœurs et de nos concepts? »

« ...Ruiner le prestige de certaines recherches d'ordre technique qui aboutissent nécessairement à une complication de la pensée, à ces alexandrinismes du fond et de la forme, qui rompent les ponts entre l'art et les hommes. »

J'en viendrai tout-à-l'heure à la question de la prétendue ou réelle « culpabilité » des compositeurs, cherchant de quelle façon ils pourraient être les témoins, les guides et les juges de nos esprits inquiets. Examinons d'abord celle de la fameuse *communauté avec le public*. Est-elle réellement nécessaire à la vie de l'art ? A la vie des artistes, du point de vue économique, soit, — et du moins utile, mais point toujours réalisable car les œuvres très personnelles, très nouvelles, ne sont quasiment jamais soutenues par la majorité. Mais ce point de vue matériel n'est celui de M. R. Bernard : il s'agit pour lui de l'existence même de l'art, lequel « mourrait d'asphyxie » dans l'atmosphère d'une compréhension trop raréfiée. Or, Albert Roussel écrivait (1) : « il n'est pas nécessaire qu'une symphonie ou un drame deviennent aussi populaires qu'une chanson de Mayol. La Musique est l'art le plus fermé et le plus inaccessible... » Je croirais volontiers que ce qui dessèche un art, ce n'est point du tout le manque de sympathie de la foule pour l'artiste, c'est le manque de contact de l'artiste avec l'humanité tout entière, celle d'hier, celle de demain, voire celle qu'on imaginerait, et celle qui est dans le cœur même de l'artiste. Le danger, c'est beaucoup moins l'isolement que le manque de sensibilité, d'élan, de rêve et de poésie. L'art vit s'il y a, pour le créer, des êtres qui ont le sens du rêve et de la beauté. Ce sens disparaît dans les civilisations modernes, dont l'art s'étiolé et se vulgarise à la fois lorsqu'il obéit au mauvais goût de la Masse.

Quant à ces problèmes stériles de technique pure, quant à ces *jeux de mandarins* dont on nous parle souvent, ne serait-ce pas une de ces formules toutes faites

dont il faudrait premièrement vérifier l'exactitude, un de ces vagues lieux communs qu'il conviendrait de légitimer par des citations précises ? Il se peut qu'en littérature on ait le droit de condamner de la sorte certaines élucubrations de dilettantes, prétentieuses et vides (encore n'en sais-je trop rien, car on doit prendre garde aux reproches injustes) ; mais de toute façon je n'en vois point l'équivalent dans la musique. Ces problèmes de technique que nous tenterions de résoudre — doubles canons à la IX^e, mélanges à 4 parties, strettos de fugue tout en imitations — mais pourquoi redouter que de telles œuvres soient stériles ? Aucune raison pour cela, si l'artiste est véritablement musicien et que son humanité anime cette œuvre abstraite. N'avez crainte d'ailleurs, peu de compositeurs s'y adonnent, et plût aux Dieux qu'il y en eût davantage ! Mais ça ne rapporte rien, sinon d'être étiqueté « austère », — et c'est difficile à bien écrire. Seulement par ce chemin de la *Porte étroite* on arrive à de la vraie musique, à des œuvres profondément, intensément vivantes. Bach l'a prouvé. Et les obstacles à vaincre vous mènent à la découverte d'harmonies auxquelles on ne penserait point sans cette contrainte féconde (voir les chorals en doubles canons, de J.-S. Bach).

Je sais bien qu'à coup sûr, ce n'est point ce que vise M. R. Bernard en écrivant : « certaines recherches d'ordre technique qui aboutissent nécessairement à une complication de la pensée, à un alexandrinisme de la forme ». Mais ce mot de *recherches* ne me satisfait point. Il m'inquiète comme une chose injuste. Là encore (s'il s'agit, comme je suppose, d'harmonies) il faut bien se dire que les trouvailles les plus raffinées de nos grands maîtres, et qui restent simples — les Debussy, les Chabrier, les Gabriel Fauré — ne furent pas des « recherches », mais chaque fois, une nécessité qu'intuitivement, inconsciemment presque, leur dicta l'inspiration (sans même qu'ils se doutassent d'avoir été si nouveaux) ; je m'explique : parfois on nous présente tel musicien comme un *chercheur* d'harmonies curieuses, de sonorités inouïes. Or, c'est presque toujours inexact. Ce ne sont point combinaisons laborieuses, expériences de laboratoire, mais trouvailles venues naturellement et sans esprit de recherche. Celui qui « cherche du nouveau », le plus souvent il n'en trouve pas, et s'il en trouve cela reste artificiel, prétentieux, voué à l'oubli. — Évidemment, la phrase de M. R. Bernard (complication de la forme, alexandrinisme de la pensée) n'avait en

(1) Numéro de Juin-Juillet 1937.

(1) cf. Le bel article de M. A. Hoerès dans la *Revue Musicale* d'Août-Septembre 1937.

vue ni Fauré, ni Chabrier, ni Maurice Emmanuel, ni les Franckistes, ni Debussy, Ravel, Roussel, Florent Schmitt, ni Paul Dukas, ni Caplet, ni Louis Aubert, — pas davantage Milhaud ou Honegger, Satie ou Sauguet, Jean Cartan, ou Paul Dupin, — j'en passe, et des meilleurs, — ni tous ceux des nôtres qui ont réellement quelque valeur !... Mais alors, ce danger de la forme accaparante, de la technique desséchante, de la tour d'ivoire égoïste du dilettante épris de seuls jeux de mandarins, — le tout, opposé aux inspirations émouvantes qui touchent le public, et dont il a besoin ? Qu'on me permette de ne pas y croire.

Mais voyons de plus près. Comment les choses se passent-elles dans le monde des musiciens ?

Je suppose un artiste sensible, travailleur ; il a du métier ; il a, d'autre part, beaucoup à dire. Il écrit ce qui lui chante, le mieux possible. De quelle nature est son inspiration ? Y trouvera-t-on la présence de ce lien, commune tendance de la sensibilité entre le public et l'artiste ? Cela dépend ! S'il est une distance entre lui et le public moyen, non seulement par la cause de son langage musical mais en raison de son idéal et de la nature même de sa sensibilité, à qui la faute ? N'y a-t-il pas gros à parier que cet artiste se trouve au-dessus de la moyenne des gens ? Faudra-t-il qu'il abaisse son art, pour être compris du plus grand nombre (1) ? Esthétique de cinéma, on sait ce que ça donne ! Et je suis heureux que Romain Rolland, depuis longtemps déjà, ait confirmé ce que je pense en disant lui-même : « il faut élever la foule au niveau des chefs-d'œuvre » (2).

Oui : il faudrait réaliser cette culture de la nation. Culture musicale, esthétique, intellectuelle, morale, — et cela implique tout un monde de choses nouvelles ! Entreprise immense, peut-être chimérique et qui probablement ne se réalisera qu'avec une organisation, une orientation toutes différentes de celles qu'on voit aujourd'hui. Mais en attendant ? La communion avec le public est-elle nécessaire ? Devons-nous tenir pour exact que les plus belles époques de l'art aient vu cette communion ? D'abord, ce mot de *public* est bien vague ! Il y a toujours plusieurs publics et la Fontaine a pris soin de nous mettre en garde par le *Meunier, son fils et l'Âne*. Mais admettons que cette communion ait existé, dans une certaine mesure, chez les Grecs (et ce fut, comme on l'a dit, un *miracle* : encore l'ensemble des *citoyens* d'Athènes était-il déjà une élite, et point toujours parfaitement compréhensive, — ainsi à l'égard de l'ironie d'Euripide). Exista-t-elle, plus

tard, au temps des Cathédrales ? peut-être ; au XVII^e siècle, qui si l'on veut, avec certains auteurs (mais surtout de la part des « honnêtes gens », comme on disait ; et d'ailleurs tels poètes tragiques de second ordre n'eurent pas moins de renommée que Racine ou Corneille : le goût n'était donc pas excellent ; et pour le *Misanthrope*, la foule lui préférait les seringues de *Monsieur de Pourceaugnac*). Que dire de la musique ? L'opéra-comique de la seconde moitié du XVIII^e siècle fut très *public* et l'on versa des larmes à *Tom Jones*, au *Déserteur*, loin pourtant de valoir les opéras (davantage pour l'élite) de Rameau. Et Berlioz fut un isolé (bien qu'au début de sa carrière il eût bénéficié de l'élan romantique). Passons à la poésie, avec Baudelaire et les Symbolistes et Verlaine, — à la peinture avec tant d'artistes méconnus de leur vivant, et si peu goûtés du public (lequel, dans les salons, n'apprécie guère que le plus ou moins d'agrément du sujet). Est-ce que la poésie, la musique et la peinture admirables de notre France moderne (j'entends, les plus belles œuvres) se sont étioilées pour avoir fleuri sans que la Nation, dans son immense majorité, les approuvât ou même les connût ? Remarquez encore : longtemps il n'y eut pas d'union entre la société musicale (celle des grands concerts symphoniques) et Fauré, Debussy, Chabrier ou Ravel, devant qu'ils fussent illustres (1). Par contre, cette union exista entre le public et Massenet ou Charpentier, ou surtout Puccini. Même de nos jours, les auditeurs des Concerts Colonne ou Lamoureux goûtent beaucoup moins Fauré ou Debussy, que Beethoven ou Wagner (aux Etats-Unis ce sont Brahms, Tchaikowsky et Sibelius qui l'emportent). Mais cette société qui alimente les concerts symphoniques, elle constitue une élite relativement au public des théâtres tels que l'Opéra-Comique ou l'Opéra, et celui-ci reste encore bien du Cinéma, supérieur aux halétes de la radio et

Au demeurant, vu l'état de la société et les conditions de la vie actuelle, il y a peu de gens pour qui la musique et la poésie soient un besoin ; ou bien alors cette musique et cette poésie se font, pour leur goût, d'une banalité navrante. Dans une ville moyenne, les enthousiastes de l'art ne sont pas même un pauvre petit essaim, mais des isolés, des exceptions ; d'ailleurs, travaillant beaucoup et sortant peu, ils ne peuvent guère se connaître les uns les autres. Le reste des bourgeois songe à ses petites affaires, à son capital, à ses intérêts, et comme dit Chrysale : à son *pot*. D'autre part, il y a la masse obscure des prolétaires : la musique presque tout entière leur reste à découvrir.

Pour ces raisons, il ne semble pas que le contact soit réalisable *actuellement*, entre une musique libre et belle, et cette Société (1). Pourtant nous rêvons à l'idéal : une nation cultivée de nouveau vers l'art, la poésie et la musique. Et je demande instamment à M. R. Bernard de ne point croire que les musiciens soient insoucieux d'un tel idéal (2). Mais quelle révolution cela ne suppose-t-il pas dans les mœurs, — sans parler même des changements matériels de la vie et de l'organisation des Etats !

Si l'on se borne au domaine musical et qu'on tente d'initier les « prolétaires » à la Musique, les avis les plus divers seront émis : certains, *a priori*, déclareront la chose irréalisable, absurde ; d'autres en revanche argueront que les Bourgeois ne sont pas déjà si compréhensifs malgré leurs loisirs, et leur culture scolaire supérieure à celle du Peuple ; qu'ils ont tendance à ne prendre l'Art que pour un amusement (3). Et l'on citerait alors des cas de réussite populaire, par exemple l'accueil enthousiaste fait à la musique du 14 Juillet de Romain Rolland ; mais d'autres personnes rétorqueraient : « cette réussite était surtout d'auto-suggestion politique ; au fond, la foule n'entendit rien aux savantes musiques des Sept qui unirent leurs efforts avec son succès artistique et un talent que nul, ou peu s'en faut, n'a contestés ». Toujours est-il que cette foule fut ardente ; je l'ai vue et revue : elle suivit avec une attention passionnée, écoutant l'œuvre dans les meilleures conditions pour comprendre et donnant l'impression qu'elle avait compris...

Pourtant, il me faut l'avouer, ce bon public n'a guère de discernement s'il est le même qui, dans les Cinémas, applaudit l'infâme musique de telles chansons modernes, niaises et basses. Donc, il faudrait éduquer, désintoxiquer le public, — œuvre de longue haleine ! Là-dessus M. R. Bernard écrit une phrase que je retiens, pleine de sagacité, et qui soulève des problèmes profonds : « donner au public non la pâture qu'il demande, mais la nourriture dont il a besoin ». Je souscris à son vœu, et sans restriction : Mais quel est exactement ce besoin ? De toute façon il deviendra plus net, plus conscient, moins mélangé, chez de nouvelles générations qu'on aura cultivées :

(1) Ce serait un miracle qu'une telle musique eût l'approbation générale et la chose n'arriverait qu'avec une œuvre aux qualités très diverses, très frappantes d'ailleurs, où il y aurait de quoi satisfaire tous les goûts. Cela s'est produit pour *Carmen*, — mais pas au début ! — et peut-être point en raison des qualités les meilleures du chef-d'œuvre. Encore s'agit-il d'une pièce de théâtre, où le sujet et les interprètes comptent pour beaucoup.

(2) Je pense injuste de les tenir coupables de ne point assumer une part assez large d'humanité, et de n'avoir pas le souci de contribuer à édifier la société nouvelle. J'y reviendrai plus loin.

(3) On me disait souvent, autrefois : « Vous faites beaucoup de musique ? C'est un charmant passe-temps ! » — (Sans commentaires !)

(1) On verra plus loin que ce n'est aucunement l'idée de M. R. Bernard et qu'en définitive

(2) cf. le numéro de la *Revue Musicale* sur Beethoven.

(1) L'union se réduisait à l'approbation de certains auditeurs réellement cultivés, à la Société Nationale ou à la S.M.I.

je le crois, à peu de chose près, d'accord

1° Musicalement, — dès l'école, — avec de la belle musique. Je n'entre pas dans le détail, ce serait une longue étude (1).

2° Artistiquement : il y eut des époques où l'homme était naturellement plus artiste qu'on l'est aujourd'hui dans la plus grande partie de l'Europe dite « civilisée » ; il y a des pays d'Orient où l'homme est plus près que chez nous de la musique. Je ne pense pas seulement à la vie dans les belles campagnes, — aux cités d'autrefois qui révéraient les poètes (2) — je pense également à l'Arménie, ou bien à cette Palestine où des bergers juifs se sont remis à improviser des chants populaires. Mais comment, chez nous, revenir à cet état d'esprit ? Comment, de nouveau, rêver ? Cela nous conduit à la chose capitale :

3° Une réforme, une amélioration d'essence morale dont une meilleure compréhension de l'art ne se peut séparer : mais aussi, inséparable d'une meilleure organisation du travail dans le monde. Donc, 4° réforme sociale aussi. Tout se tient.

Que la « société bourgeoise » continue à exister, et que pour cela (il le faudrait) elle se montre capable de remonter la pente qu'elle descend si fâcheusement aujourd'hui, — qu'elle se régénère enfin, — ou bien au contraire que, définitivement, sa faillite soit proclamée et qu'alors l'ensemble des travailleurs (intellectuels autant que manuels) exploités aujourd'hui par la Loi de l'Offre et de la Demande et par les gens d'affaires, que cette partie vivante et active de la Nation soit libérée de ses oppresseurs (de quelque façon que cela soit), — il faudra que l'homme, alors, se dirige vers l'Esprit, le Bien, la Pitié. Sinon il n'y a rien de fait. Il faudra cela, rien de moins, pour que *digne de l'art* il se remette à le comprendre, à en éprouver le besoin, à l'aimer du fond de son cœur au lieu de le tenir bête-ment pour un luxe.

Mais, dira-t-on, c'est un changement radical dans les mœurs que vous jugez nécessaire ? Sans doute ! du moins pour que la majorité s'élève à la vraie musique. Sinon, telle qu'est actuellement cette majorité, nous artistes nous ne pouvons lui être unis car elle n'a souci de l'art, elle l'ignore ou le méconnaît, et quand par hasard elle veut bien sortir de son indifférence c'est pour ne goûter de nos œuvres que les plus petites, les moins marquantes, avec la conspiration du silence sur ce qu'il peut y avoir de meilleur dans ce que nous léguons à l'Humanité.

(1) Je l'ai esquissée dans la brochure publiée par les E. S. I.: *La Musique et le Peuple*.

(2) Aujourd'hui le titre même de poète semble ridicule ! Et l'on s'intitule : homme de lettres.

Je dis : l'art, elle l'ignore (1). Et quand ce sont des « bourgeois » plus ou moins à leur aise, ils n'ont guère d'excuse. Mais pour d'autres humains, souvent il ne s'agit là que de misère, ou seulement de métiers trop ennemis de l'art. On voit en Amérique, à Chicago notamment, des palais qui représentent des fortunes énormes, mais avant d'arriver à la gare le train longe des kilomètres de pauvres masures de clochards, où sèche le linge comme dans les plus misérables faubourgs d'Europe. Dans cette riche Amérique, c'est d'une tristesse immense. Au centre de la ville, naturellement nous ne verrions point traces d'une telle misère, car aux Etats-Unis l'on dissimule avec soin toute chose désagréable à la vue : les pauvres, les malades, les enterrements — et il n'est rien de plus foli, de plus engageant, presque de plus gai que les cottages des *undertakings* (entreprises de pompes funèbres)... Mais elle existe, cette misère, bien que cachée. Chez nous déjà ce sont d'absurdes, de scandaleuses différences et Gide s'inquiète de l'éventualité qu'il en soit bientôt de même dans l'U.R.S.S. d'aujourd'hui. Comment voulez-vous que se développe chez ces pauvres diables (à moins de génie) le sens de l'exquis (comme écrivit Julien Benda), dans ces masures sombres, avec cette vie des villes aux métiers abrutissants ? Cet employé de banque, cet ouvrier à la chaîne, ils se résignent à leur existence de machines ; atrophies, comment s'élever à l'art, à la belle musique ? Il reste le Cinéma. Mais si par exception, réellement ils ont le rêve et la hantise de cette belle musique, comme leur vie doit être effroyable d'ennui et de spleen !

Tout cela touche au problème de l'art, tout cela est à discuter si l'on veut qu'il y ait communion entre l'œuvre et le public. Tandis que je continue mon article, le petit orchestre du bord joue un pot-pourri sur *Cavalleria*, qui plaît à l'assistance, et qui jamais ne m'a semblé si emphatique, si ampoulée... Vif succès. Mais cette communion, que je constate en ce moment au sujet d'une musique indésirable quoique naïve, cette communion n'est pas nécessaire à la création de belles œuvres, et souvent elle n'a pas existé.

Quant à craindre que l'art ne s'atrophie, privé du lien spirituel entre le public et l'artiste, il faut à tout le moins interpréter cela, et distinguer entre les sortes de contacts, ainsi qu'entre les publics. On peut vivre à part (tel Flaubert à Croisset) et

(1) A Paris encore, nous sommes gâtés : il y a un *royaume* de gens qui connaissent la musique. Mais ici, sur le paquebot où j'écris ces lignes en rentrant en France, on a l'image de la société moyenne et c'est splénétique au possible cet éloignement de la musique (sauf de celle qui fait danser). Je sens très bien que les passagers connaissent tout juste le nom de Claude Debussy, et qu'ils demanderaient (comme ce personnage officiel, de fâcheuse mémoire) : « Fauré, qui est-ce ? »

rester extrêmement humain ; on peut paraître en contact perpétuel avec la société, mais n'être qu'un mondain superficiel, prétentieux amateur dont l'œuvre, vide, ne restera pas. On peut vivre dans le songe de l'Histoire passée, — dans la Légende — dans le rêve de la science la plus abstraite, dans l'utopie de l'avenir, dans un mysticisme de cloître, et s'émouvoir encore aux grands problèmes humains, — mais loin des citoyens actuels, sans lire le journal, sans exactement savoir ce qui se passe chaque jour, — et quand même, de la sorte, écrire d'admirable musique, toute pleine d'humanité profonde. Si d'ailleurs l'on prétend exiger « une commune tendance de l'esprit et de la sensibilité (lien sans lequel l'art mourrait d'asphyxie ?) » il n'est pas prouvé que chez un artiste différent de son époque la source d'inspiration, pour cela, se tarisse (voyez Berlioz, isolé dans la Société frivole du second Empire, composant *l'Enfance du Christ*, *Béatrice et Bénédict*, *les Troyens*).

Contrairement à ce qu'ont pensé certains critiques, la vraie, la belle musique s'élabore au-delà et parfois à l'opposé des modes et des sentiments du jour. On dira que le Jazz et ses rythmes sautillants ont pu avoir quelque influence et laisser des traces dans l'art d'aujourd'hui ? Elles sont bien superficielles et n'ont aucun rapport avec le *Psautier* de Roussel ou le *Pater* de Jean Cartan. Rien ne prouve, a priori ni a posteriori, qu'un artiste en désaccord avec la « mode du jour » ne puisse, pour cette raison, se livrer qu'à des jeux de mandarins. Au contraire : son œuvre, affranchie des contingences du moment, n'en sera que plus humaine, — mais durable, universelle, classique, s'élevant au-dessus des remous de l'heure présente.

Et cela me conduit enfin à l'étude plus détaillée du reproche que M. R. Bernard adresse aux compositeurs. Mais vraiment, se désintéressent-ils des problèmes sociaux et tant que cela. C'est peu probable. Nous les connaissons, ces problèmes ; on y pense d'autant plus qu'on souffre plus grièvement de l'étrange organisation de la société moderne à l'égard des artistes. Les musiciens seraient-ils plus indifférents que de simples bourgeois ? M'est avis qu'ils le sont moins, si même ils ne manifestent pas ouvertement. J'en sais d'ailleurs dont la musique sert à tel ou tel parti : il existe des chants révolutionnaires (récents), un Hymne des Croix-de-Feu, une Marche en l'honneur de Doriot, etc... Mais quoi de plus ? on n'a pas le temps de passer sa vie dans les réunions politiques (bien qu'il me soit arrivé plus d'une fois d'assister à des *meetings*, dans l'immeuble bien connu, de la *Mutualité*). On ne peut pas, tout de même, se faire journalistes, ou députés, ou ministres, ou dic-

tateurs (seule exception, le Président Paderewski). Indifférence ? pas chez notre cher et grand Albert Roussel, qui fut si bon, et si révolté par l'injustice, la bêtise, la cruauté des hommes ; pas non plus chez Jean Cartan, je suppose ; pas davantage chez plus d'un jeune que je connais et que je garantis, — ni chez Paul Dupin, notamment lorsqu'il écrivit son *Hymne* superbe à la gloire de la Belgique, — ni chez Ravel enfin lorsqu'il faisait circuler avec zèle une pétition destinée à sauver la tête d'un anarchiste espagnol.

« Contribuer à édifier la Société nouvelle ? assumer une large part d'humanité ? » On pense à Beethoven, bien entendu, à *L'Héroïque*, à la *Symphonie avec Chœurs* — mais également au *Psaume* de Roussel, à la *Kermesse* de Paul Dupin, à Magnard (avec *Guerceur* et l'*Hymne à la Justice*). Et j'en sais d'autres. — Je lis que M. R. Bernard souhaiterait des musiciens qui fussent « les témoins, les guides et les juges de nos esprits inquiets. » *Témoins* ? certes nous le sommes, mais le temps nous manque pour écrire des Etudes sur ces sujets (et je le regrette !). Toutefois l'on reste en contact, le plus souvent, avec les luttes politiques d'aujourd'hui, et l'on effleure à l'occasion plus d'un problème social et moral (ainsi que je le fais dans cet article, précisément). — *Guides* ? nous le serons par l'action même de la Beauté que nous créerons, bien plus encore que par les conseils que nous pouvons proposer dans nos écrits. — *Juges* ? il me semble que ce n'est point notre affaire.

Et puis, le but de l'art est-il donc de répondre à ces interrogations sociales, de proposer des solutions aux problèmes de l'heure ? Son but est la seule beauté — nécessaire et suffisante. Mais réalisée enfin, cette beauté dégage en retour, sur qui la comprend, l'action la plus salutaire et la plus forte. Pour me résumer, j'ai toujours l'impression que ce souci de l'heure actuelle, des problèmes présents, ne sont pas nécessaires à l'œuvre d'art, qui peut planer au-dessus, éternelle, universelle, dans la sérénité du Beau (1). D'ailleurs les plus graves de ces problèmes présents (supprimer la guerre, l'injustice, la misère, etc...) sont et furent de tous les temps : un des meilleurs guides et des plus solides soutiens de l'Homme, ce sera toujours la beauté parfaite et définitive des vrais chefs-d'œuvre.

« Quel rapport, demande encore M. R. Bernard, existe-t-il entre la musique d'aujourd'hui et l'évolution de notre civilisation, de nos mœurs et de nos concepts ? » Il me semble qu'il y en a beaucoup et que parfois même nos jeunes confrères seraient trop influencés par les mœurs

contemporaines, lesquelles sont d'obtenir des « résultats pratiques » (aux Etats-Unis surtout, mais en Europe également), — de ne point s'attarder aux rêves, aux chimères, aux regrets, aux confidences intimes, ni à toutes les aspirations dont témoignait la musique d'hier, celle des Fauré, des César Frank, des Claude Debussy... Jusqu'à l'influence du Cinéma, du téléphone et de l'automobile, qui les dirige vers un art non pas concis mais bref, saccadé, heurté, comme à l'emportepièce (1), et sans transitions. Je sais bien que « l'évolution de nos mœurs » signifie à coup sûr autre chose pour M. R. Bernard. Mais je réclame, en faveur de l'artiste, le droit de rester libre vis-à-vis des tendances de son époque, vis-à-vis de la disposition générale des esprits. Et cette liberté peut justement le conduire aux œuvres les plus belles, en définitive celles qui seront les plus utiles à la nation. Par exemple, dans un temps de tristesses nationales, nous n'avons que faire d'une épreuvée de musiques sombres, et si l'art reste vivant il réagit au contraire par une vigueur optimiste ou par une indéfectible sérénité. Loi des contrastes et de la résistance, esprit de contradiction (parfois si salutaire) par suite de quoi la théorie de Taine se trouve en défaut.

Conclusion ? l'art doit rester libre, non seulement à l'égard des préférences de la foule, mais aussi par rapport aux événements contemporains. Il y aurait trop à dire, ne fût-ce que dans le domaine artistique, sur cette organisation commerciale qui fait dépendre l'existence des œuvres (pour le Cinéma principalement) de l'approbation de la Masse. On en arrive, aux Etats-Unis, à cultiver par des méthodes statistiques les divers terrains de la sensibilité, suivant les villes et les régions. On sait par exemple que des scènes de mariage (à l'église) ont partout du succès, et non moins les coups de revolver des films policiers : mais les exploits de cow-boys ne sont guère appréciés du public, plus citadin et qui se croit plus « relevé », de Hollywood et de Los Angeles ; au contraire ils sont très goûtés dans les petites villes et les campagnes du Texas, du Colorado, et de l'Arizona (l'humble public de là-bas s'y connaît, admirant à sa valeur l'agilité prodigieuse des modernes centaures). Toutes ces méthodes commerciales ne signifient pas que, de temps à autre, par un heureux hasard, un film intelligent et original ne puisse être créé : mais soyez sûrs que ce n'aura pas été sans résistances, et qu'en pareil cas l'on a grand mal à se faire accepter par un producteur : ainsi *Monsieur Deeds* qui d'ailleurs, en fin de compte, fut un gros succès.

(1) Le mot est de Jean Cocteau, qui d'ailleurs sympathisait avec cet art.

Il faut que l'art au contraire soit libre, et dût-il se trouver (momentanément) en contradiction avec le goût, même avec les besoins (apparents) de la majorité. S'il est beau, cela suffit. Et l'on doit estimer que c'est de cette beauté que les hommes ont besoin. Mais il faut arriver à les en convaincre, et qu'ils l'aient (1). Nous en sommes loin. J'ai mesuré cette distance l'autre jour, lors du petit concert quotidien donné par la Radio dans le Bar-fumoir du paquebot : mais sautilllements syncopés, gaieté monotone et forcée, moins vulgaire toutefois et moins indésirable que tels refrains de chansons françaises d'une si plate sensualité. Et personne dans l'assistance ne réclame. Peut-être qu'ils aiment cela ? Mais plutôt, non : ils écoutent distraitemment, — ce n'est pour eux qu'un fond. — Résultat de l'habitude prise avec la Radio, en se rasant ou tandis qu'on prend le petit déjeuner. Le lendemain c'était un concert classique, avec trois admirables *Chorals* de Bach : personne n'écoula. Près de l'appareil un couple jouait au ping-pong avec énergie ; plus loin un monsieur lisait dans un magazine, et deux personnes causaient tranquillement de leurs affaires... Alors je songeais aux grandes œuvres de nos maîtres, si courageux, et qui furent seuls, — mais point indifférents aux choses humaines, croyez-le !

Certes, nul ne souhaite plus que moi l'union de nombreux auditeurs et de belle musique. Mais cette union, il ne faut pas la chercher ni la croire réaliser jamais en s'astreignant à des œuvres pour eux. Et voici, ô joie, que je retrouve cela, presque textuel, dans les pages de M. R. Bernard : « il ne s'agit pas tant de donner à la Masse un motif de distraction ou d'exaltation, que de S'ADRESSER AUX ELITES, à quel parti politique et à quelles classes qu'elles appartiennent. La foule ne s'y trompe pas d'ailleurs : elle ne retient que ce qui a été conçu pour ceux qui sont la conscience de ses gestes et de ses pensées, jamais ce qui a été fait pour elle... » De toute façon, mieux vaut moins de popularité, et une belle œuvre. Mieux vaut une petite élite compréhensive de belles choses : ceux qui soutinrent *Pelléas et Mélisande*, ceux qui vinrent à la Sorbonne au grand Festival Gabriel Fauré. Ce sont eux qui donnent à l'artiste le courage, à l'art la vitalité, ce n'est nullement l'union avec le gros public.

Et lorsque M. R. Bernard écrit : « on pourrait appliquer au destin de l'art la morale ibsénienne : ne sera le véritable ami

(1) Un effort admirable est tenté, sous l'égide de la Fédération Musicale populaire, par la Chorale populaire de Paris. Ces chœurs d'ouvriers (qui n'ont pas appris la musique) ont donné récemment un concert où ils ne se sont pas montrés indignes des fragments de *Judas Macchabée* qu'ils chantaient — et qu'ils appréciaient à leur valeur ! Un tel résultat autorise les plus beaux espoirs.

(1) Ainsi, *Pénélope*.

